

Françoise Cordier-Bresson

AVEC MOI, L'EMBRASEMENT



ÉDITIONS DEBORÉE

DE LA MÊME AUTEURE

Un battement de cœur après l'autre, Prisma, 2024, prix du Roman Femme Actuelle, coup de cœur de la présidente du jury Raphaëlle Giordano ;
Mon Poche, 2025

Françoise Cordier-Bresson

**AVEC MOI,
L'EMBRASEMENT**

ÉDITIONS **DEBORÉE**

*À Célia et Anaëlle.
À Paulette,
Léa, Antoinette,
Rosa, Noémie, Suzanne, Eugénie,
et toutes les autres
avant elles.*

Jeanne m'a toujours détestée. Je ne l'excuse pas, mais je la comprends. Je ne me suis moi-même jamais pardonné. J'ai tué sa fille en venant au monde. Et rien ne pourra jamais effacer cette monstruosité.

Aujourd'hui, ma grand-mère est morte. J'ai appris la nouvelle par son notaire, juste avant de monter sur scène. Je n'ai rien ressenti. Si, peut-être. Un léger soulagement, une brise libératoire, un *enfin* à peine pensé devenu réalité.

Je me suis habillée avec soin. Je me suis maquillée sans que mes mains tremblent, sans que mon regard cille. J'ai enlacé Mya, mon violoncelle. Mes doigts se sont attachés sur son manche, ont caressé ses cordes. J'ai oublié le monde, le décès de Jeanne. L'énergie du bois précieux m'a absorbée. La magie a opéré. Et comme à chaque fois, j'ai joué, j'ai vibré.

J'entends maintenant les applaudissements des spectateurs qui me parviennent dans un brouillard sonore. La ferveur du public s'insinue en moi. Je m'accroche à cette liane d'humanité pour réapprivoiser doucement les pulsations du monde. Jouer me transporte ailleurs. Je plonge

dans les notes douces ou exaltées de mes créations musicales, je baigne dans la beauté. C'est comme si je revenais dans le ventre de ma mère, la musique est mon liquide amniotique. Je n'ai plus peur, je suis bien. Je suis moi.

Les Milanais sont chaleureux. Les *bravissima* tonitruants jetés à la volée par des voix de baryton accompagnent des roses rouges, lancées par le parterre. Je salue une nouvelle fois, je croise les yeux de Paul qui patiente en coulisses. Satisfait, il me sourit. Je lui souris en retour. L'image de Jeanne fait irruption dans mes pensées. Vingt-deux ans que je ne l'ai pas vue, que je suis partie sans un regard en arrière. Vingt-deux ans d'absence, d'oubli, de marche à pas forcés dans le destin que je me suis forgé. Vingt-deux ans pendant lesquels je n'ai eu aucun regret, où chaque jour m'a confortée dans ma fuite. Une fuite au goût de victoire.

— Bravo, Margot. C'était magnifique. J'ai entendu des émotions que je n'avais pas encore repérées dans tes morceaux, comme si une tristesse ancienne s'était emparée de ton archet.

À peine suis-je de retour dans ma loge que Paul débrieфе. Il aime disséquer à chaud mes interprétations. Il a une oreille exceptionnelle et il me connaît par cœur. Deux qualités qui me le rendent indispensable depuis quinze ans que nous travaillons ensemble. C'est mon agent, mon ami, mon confident, celui auquel je m'accroche les jours de tempête, celui qui encaisse sans broncher mes colères et mes impatiences. Celui qui peut tout me dire, même si quelquefois je refuse de l'entendre.

Ce soir, son empressement à mettre des mots sur la manière dont j'ai joué me dérange. Je n'ai qu'une idée en

tête, rentrer à l'hôtel pour me prélasser dans un bain parfumé. Mais avant de partir, je dois quand même lui parler de Jeanne.

— Jeanne est morte.

— Quoi ? Quand ?

— Aujourd'hui. Ça va. Ne fais pas cette tête !

Les prunelles de Paul me sondent, il cherche à deviner ce que je lui tais.

— Tu vas aller à son enterrement ?

— Il n'y a pas d'enterrement, ce sera une crémation. Et non, je n'irai pas.

— C'est surprenant que ta grand-mère ait décidé de se faire incinérer, c'est aux antipodes de ses croyances...

— Faut croire qu'elle a changé avec le temps.

— Tu ne veux vraiment pas y aller ?

— Je n'ai rien à y faire. Sa mort est une simple formalité de la vie.

— Tu en es sûre ?

Paul ne lâche rien. Je n'en suis pas étonnée. Cela a toujours été dans son caractère de me pousser dans mes retranchements, pour que je sois en mesure d'assumer les conséquences de chacune de mes décisions. Sauf que ce soir, je ne suis pas d'humeur. Je clos la discussion, mais je sais qu'il y reviendra. Je signe quelques autographes à la sortie du théâtre et nous rentrons à l'hôtel, sans échanger un mot.

Le bain est chaud, il tient toutes ses promesses. Mais Jeanne s'insinue dans mes pensées. A-t-elle senti la mort arriver ? Est-ce pour cela que, le mois dernier, elle a cherché à me joindre à trois reprises ? Je ne sais pas, je ne le saurai jamais. J'ai jeté ses lettres sans les ouvrir.

Quand je suis partie, le jour même de mes dix-huit ans, j'ai fait le choix de l'indifférence. J'ai quitté ses yeux vides, la froideur de sa voix, ses mains inertes et ses lèvres sèches. Je me suis évadée d'une maison aux silences mutilants, aux murs suintant le désamour et la violence larvée. J'ai couru loin, mon violoncelle serré contre mon corps, la laissant seule avec sa rancœur et sa haine de moi. J'ai disparu sans un mot et sans laisser d'adresse.

Soudain je frissonne, je sens la fraîcheur de l'eau sur ma peau. Je n'ai pas vu filer les minutes. Cela fait longtemps que le passé ne m'avait pas prise en otage. Je n'ai pas envie de sortir du bain, de sentir la pesanteur de mon corps, je veux flotter encore, permettre à mes muscles de se dénouer et à mon esprit de s'alléger. Je refais couler de l'eau brûlante, la salle de bains disparaît dans un nuage de vapeur. Les contours s'estompent, les lignes se modifient. La netteté devient pixel, le flou m'absorbe, je deviens illusion à mon tour. J'apprécie cette sensation, mon regard qui n'accroche rien, un nouvel espace de liberté qui se crée à mon insu. Je me réapproprie l'instant, je suis ce que je perçois, ma chair et sa charpente, mon souffle, mon cœur qui bat. J'aspire une grosse goulée d'air, je retiens ma respiration et je glisse au fond de la baignoire. J'écoute le ressac de mon corps, je caresse mon ventre légèrement renflé.

Je pense à eux. Mes enfants. Ils sont là, ancrés en moi, depuis quelques semaines déjà. Ma petite fille. Mon petit garçon. Mon avenir. À l'abri dans mes entrailles, là où tout n'est que matière, là où tout est prémices.

Je laisse Jeanne où elle doit être. Dans mes souvenirs, dans mon passé. Un passé enterré, où tout se transforme en poussière et où je n'ai plus rien à faire.